

JULES VERNE, LE DERNIER UTOPISTE HEUREUX

«Jules Verne, The Last Happy Utopianist», in PATRICK PARRINDER, dir. Science Fiction: A Critical Guide. London & New York: Longman, 1979, pp. 18-33.

1. La circulation comme thématique

C'est partir sur une évidence à fleur de texte : tous les récits de Jules Verne, ou presque, sont des récits de la circulation et même, - ce sur quoi Michel Serres a insisté - de la circulation circulaire¹. Tous les personnages positifs sont des mobiles, mais on entrevoit aussitôt que cette mobilité n'affecte pas seulement les *actants* : d'autres "choses" circulent : des désirs, des informations, de l'argent, des machines conjecturales, des corps célestes... Ça circule : *mobilis in mobili*. Quoi de plus naturel que de faire de la devise de Nemo le *leitmotif* de l'oeuvre entier ?

C'est au niveau "superficiel" de la fable narrative que nous chercherons d'abord à analyser cette notion de circulation. On a souvent noté que les personnages les plus valorisés sont des êtres à "idée fixe" : le Capitaine Hatteras, le Dr. Lidenbrock, Phileas Fogg, et jusqu'au ridicule Jos Merritt (*Mrs. Branican*) parti en Australie à la recherche d'un chapeau porté par la Reine Victoria. Mais toutes ces idées fixes sont des idées ambulatoires, paradoxalement. Le "point suprême", dont a parlé Michel Butor ? Certes, mais il s'agit toujours, non de s'y installer, mais de l'*atteindre*; en fait, à titre de "point fixe", il ne peut être occupé, le héros circulant ne devient pas sédentaire : le pôle géographique est un volcan en éruption (*Aventures du Capitaine Hatteras*), le centre de la terre est loin d'être jamais approché par le Dr. Lidenbrock (*Voyage au Centre de la Terre*). Les qualités "américaines" des personnages - énergie, ténacité, régularité, insensibilité - sont des qualités d'objet soumis à un périple dont la trajectoire doit être accélérée mais ne peut être infléchie². "Ce gentleman ne demandait rien. Il ne voyageait pas, il décrivait une circonférence", dit fort exactement Verne de Phileas Fogg (*Tour du monde, XI*).

Dans *Maître Antifer*, toute la chasse au trésor, déterminée par des coordonnées géographiques, aboutit à tracer un cercle de cercles, mais le trésor (le point fixe, sens ou valeur) est englouti, le savoir ultime est absent³; le cryptogramme est une machine à faire circuler les significations : il a une clé mais pas de référent : la circulation s'arrête avec le dernier message.

Toute l'oeuvre est un "cycle de voyages cycliques", dit Michel Serres qui renvoie à Hegel, mais pourrait aussi bien renvoyer à Marx (au circuit de la marchandise, $A \rightarrow M \rightarrow A$), de même que le thème de la "triangulation" (*Maître Antifer, Trois Russes...*) peut s'interpréter comme homologue du triangle oedipien, dans une oeuvre où le thème de l'Oedipe semble présent à travers de

¹ *Jouvences sur Jules Verne* (Paris, 1974) *passim*.

² M. Serres s'oppose sur ce point à J. Chesneaux (*Une lecture politique de Jules Verne*) et P. Macherey (*Pour une théorie de la production littéraire*) qui parlent de "lignes droites".

³ L'îlot Julia, d'origine volcanique, a disparu sous les flots avec le trésor espéré.

curieux avatars. Avant donc de chercher une ligne d'interprétation, il faut prendre en considération la polysémie herméneutique, cette circulation du sens à travers les systèmes d'inter-compréhension compatibles avec les récits.

A un niveau "pantographique", la mécanique céleste est l'homologue de tous ces voyages. Les corps célestes tournent aussi par rapport à un point fixe : l'aphélie de Gallia (*Hector Servadac*) ne dépasse pas le système solaire et la comète revient effleurer l'atmosphère terrestre après son périple.

La critique "mythique" s'en est donné à coeur joie avec Jules Verne : il reste à noter que Verne n'a retenu de la mythologie que les mythes "ambulatoires" qui sont en effet transposés, très consciemment d'ailleurs, dans l'oeuvre : *Ulysse* derrière Mathias Sandorf, *Orphée* derrière Franz de Telek (Verne laisse une clé dans le récit, le nom d'Orfanik = Orpheus = orphelin = or), *Icare* derrière Robur, *Oedipe* derrière Michel Strogoff, *Ariane* derrière Arne Saknussemm, fil dans le labyrinthe où se dirigent Lidenbrock et Axel. Ces mythes dont Verne ne retient que la configuration générale ne sont, à nos yeux, que des variantes superficielles : y chercher la "profondeur" de l'oeuvre serait s'égarer. Au reste, d'autres modèles circulatoires ont été utilisés : le *jeu de l'oie* est ainsi l'analogue du thème général dans *le Testament d'un excentrique* (il faut entendre "excentrique" au sens trivial mais aussi *more geometrico*).

Ce "thème" de la circulation (faute de trouver encore une expression plus appropriée) est d'ailleurs ce qui donne une unité à l'oeuvre, ce qui permet de rapprocher les conjectures scientifiques des récits de pur parcours (*Michel Strogoff*, *J.M. Cabidoulin*, *César Cascabel*, *le Superbe Orénoque*,...).

Jules Verne réactive en fait dans son oeuvre tous les modèles narratifs du parcours, sans chercher à tout coup de nobles arrière-plans mythologiques : *le Tour du monde en 80 jours* reprend le modèle picaresque du récit de *flight-and-pursuit* : Fix derrière Fogg, gendarme et voleur. Fogg est accusé d'avoir forgé son extravagant pari pour couvrir un vol de banque : Fogg est le mobile et Fix est fixe ; obstacle à la circulation, il cherche à rabattre l'or circulant sur le "capital fixe", la Banque d'Angleterre, victime du vol. On notera en passant cette confusion de Phileas Fogg avec un voleur d'or : dans le quasi-modèle économique que nous proposerons, l'or est un équivalent de fiction pour la capitalisation, sédentarité qui s'oppose à la circulation des marchandises dans le paradoxe axiomatique du système capitaliste.

Kériban le tétu suggère ici une clé thématique. Kériban veut aller de Constantinople à Scutari, mais le gouvernement protectionniste jeune-turc vient d'instaurer une taxe sur le Bosphore. Le réactionnaire Kériban devient alors le héros malgré lui d'une épopée du libéralisme économique ! Cet élément de blocage, le droit d'octroi sur les marchandises et les personnes, il ne peut le tolérer. Puisqu'on veut l'arrêter dans sa marche, il circulera au contraire dans un mouvement accéléré : *il fera le tour de la Mer Noire* pour ne pas se soumettre à ce verrou protectionniste. Le roman se réduit à cela, mais il se lit en termes expressément économiques. Retenons l'équation : "blocage vs accélération".

Il est d'autres épopées du *déblocage* et de la *mise en circulation* :

- **L’Invasion de la mer** : le désert saharien, parcouru de populations misérables et culturellement stagnantes, deviendra un océan, ouvert aux entreprises mercantiles, si l’on crée un canal entre le golfe de Gabès et les Chotts tunisiens;
- **Les Indes Noires** : combat entre l’ingénieur Starr, qui veut remettre la mine d’Aberfoyle en activité de Silfax, gardien superstitieux de la stagnation et de l’obscurité autistique.
- Gibraltar, symbole du protectionnisme impérialiste, est happée par la comète Gallia (*Hector Servadac*) et se met à circuler avec son obtuse garnison à travers le système solaire...
- Sans compter les romans “polaires”, récits de la lutte contre l’entropie et la congélation : “Je ne crois pas aux contrées inhabitables” avait dit le Capitaine Hatteras.

On l’a souvent noté : toutes les machines conjecturales de Jules Verne sont des machines à circuler plus vite : la Maison à vapeur, l’Albatros, le Nautilus, l’Épouvante, la fusée de la Columbiad, Standard Island, et même (la technique en moins) la Jangada, la roulotte de César Cascabel. On rapprocherait ce trait de cet amour des chemins de fer partagé par Verne et par ses lecteurs juvéniles. Verne a même inventé des lignes qui n’existaient pas (et n’existent pas encore) : le Transcaspien, le Transasiatique; *Claudius Bombarnac* est un roman ferroviaire de la première à la dernière page. C’est ici que Verne devient lyrique : “la vitesse devint effrayante, les pistons battaient 20 coups à la seconde, les essieux des roues fumaient dans les boîtes à graisse, *la vitesse mangeait la pesanteur*” (*Tour du monde*, XXVIII).

L’électricité ne relève pas, à la fin du XIX^e siècle, de l’anticipation : la dynamo date de 1861. le chemin de fer électrique de 1879, l’ascenseur de 1880... Mais l’électricité est, en soi, énergétique naturelle et, dans ses effets, elle est source par excellence de mobilité, annulation de l’espace par la vitesse : le télégraphe, chanté par Jules Verne, présage d’un monde McLuhanien. On notera que l’électricité est un agent accélérateur, non métamorphosant : il y a chez Verne des *circularités* accélérées, non des dépassements qualitatifs irréversibles, ni des mutations : l’accélération n’a pas d’extériorité, le cercle ne se fait pas asymptote.

Les machines circulantes permettent enfin un dépassement dialectique des valeurs attachées à la sédentarité : les véhicules sont “homey” et confortables, territoire déterritorialisé. D’où ces oxymores : “la Maison à vapeur” et - comble ! - “L’île à hélice”. Qu’est-ce qui est signifié dans cet art de voyager en emportant son refuge avec soi ? Etre sédentaire et *heimatlos*, comme Nemo dans les musées roccocos du *Nautilus*...

Puisque nous circulons nous-mêmes dans cette analyse à travers des niveaux de sens, signalons encore deux transpositions pantographiques de la circulation en circuit fermé sans extériorité ni blocage :

1. Dans la nature, le circuit énergie/matière :

“Tout se perd et tout se crée. La substance *éternellement* détruite se recompose éternellement”. (*Chasse au Météore*).

2. Dans l’histoire, le cycle barbarie/civilisation (renvoyé à Nietzsche par Marcel Moré) :

“L’intime conviction de l’éternel recommencement des choses” (*l’Eternel Adam*).

2. Singularités de cette thématique

Partons de la question la plus évidente : pourquoi circule-t-on ? Et qu’obtient-on au bout du périple, qui, très souvent, est le point de départ ? S. Vierre répond que le Voyage est toujours “initiatique”, au sens quasi-religieux de ce mot. Notre exposé sera en partie destiné à montrer que cette idée d’initiation n’a pas le poids qu’elle lui confère, au point d’être à divers égards un *artefact*. M.T. Huet déclare : “l’exploration, le voyage (seraient) inachevés si le héros ne revient pas faire part de sa découverte⁴. Ça, c’est l’idéologie officielle qui justifie rationnellement le voyage. Mais Nemo ? Mais Robur ? Mais Hatteras ou Telek, qui reviennent fou ?

Reprenons la première question, “pourquoi ?” à la lumière des voyages-à-cryptogramme. Le cryptogramme est un texte sans signifié : signifiant mutable dont la mobilité entraîne celle des décrypteurs (*la Jangada, Antifer, les Enfants du Capitaine Grant, Voyage au Centre de la Terre*).

A l’exception du récit des *Enfants du Capitaine Grant*, le “référént” du cryptogramme n’Est jamais tout à fait retrouvé à la fin du voyage (le centre de la terre n’est pas atteint, l’îlot Julia est englouti). Le capitaine Grant - le Père, grand signifié - est retrouvé sur son île, mais le voyage même a été pure dépense et les “trésors” d’ingéniosité de Paganel ont été vains. Tous les cryptogrammes déterminent donc une circulation (du sens et des personnages). Les romans “icariens”, - ceux de Nemo et de Robur - sont des fuites en avant : Icare est un prométhée sans destinataire. Les concurrents du *Testament d’un excentrique* ont pour seul bénéfice d’avoir circulé à travers les U.S.A.: J.W. Hipperbone n’étant pas mort, l’héritage leur échappe. Le modèle de tout ceci est dans la fable précapitaliste de Jean de La Fontaine “le Laboureur et ses enfants” : un laboureur, “sentant sa mort prochaine”, fait venir ses enfants : qu’ils labourent le champ qu’il leur laisse : “un trésor est caché dedans”. Les enfants labourent, la charrue trace son sillon, ils ne trouvent rien (ni sens, ni valeur, ni capital, ni fétiche) mais sauront désormais, voyant la terre bonifiée et productrice, que “le Travail est un trésor”.

Pour Verne aussi, la circulation est la vraie richesse et la capitalisation sédentaire est maudite (l’or, figure du rabatement sur le centre fixe, *Chasse au Météore, Volcan d’Or...*).

Phileas Fogg fait le tour de la terre, dépenses et bénéfices du pari semblent s’annuler, son voyage fut circulation (monétaire) sans plus-value d’*investissement*. Mais Fogg obtient quelque chose qu’il faudrait appeler une “plus-value de circulation”, le *jour gagné* en voyageant vers l’Est. Et ce supplément qualitatif, non cherché - chance, don - non pas investissement : “Qu’avait-il rapporté de ce voyage ? Rien dira-t-on (...) Rien si ce n’est une femme”. Et Jules Verne de conclure : “Ne ferait-on pas pour moins que cela le tour du monde ?”.

Pour Phileas Fogg, homme très positif mais désintéressé, il ne s’agissait pas de “gagner” de l’argent, mais de “gagner” un pari et pour cela il lui fallait “gagner” un jour. Le pari, motif fréquent chez Verne, est la forme romanesque d’une spéculation à terme - “spéculation” aux sens

intellectuel et financier à la fois.

Pourquoi circule-t-on ? On circule pour circuler et on n'en rapporte aucun bénéfice, sinon un "capital" de savoir (mais la science est elle-même un accélérateur immanent). Si la circulation a sa fin en elle-même, la seule valeur réside dans l'accélération et le seul trait moral adéquat est la hâte (toujours valorisée). Tous les récits sont soumis à cette accélération - Lidenbrock et ses compagnons vomis par le Stromboli, Phileas Fogg de plus en plus rapide malgré les obstacles...

Variante mythique de ceci : la comédie de l'oxygène. Dans *le Docteur Ox*, l'expérience tentée par ce savant original consiste à soumettre de placides Flamands à l'effet de l'oxygène pur : ils se mettent pour quelques heures à fonctionner de plus en plus frénétiquement. C'est tout : le récit n'a pas d'autre fin que de montrer cette accélération incongrue.

Le paradoxe est que cette circulation accélérée se produit en circuit fermé, dans un univers limité, un monde sans extériorité, sans transcendance, où la science s'identifie à une circulation accrue et intégrative. Ce trait essentiel nous allons essayer de l'interpréter en termes économiques et politiques, mais à d'autres niveaux aussi, par l'opposition de deux isotopies dont les termes sont corrélés :

sédentarité

vs circulation

attraction centripète	mouvement centrifuge
territoire	déterritorialisation
capital fixe	circulation des marchandises
monosémie	circulation du sens, cryptogramme
figure judaïque de Dieu	positivisme et immanence
figure du Père	figure de l'orphelin
Protectionnismes, blocages, verrous territoriaux	libéralisme économique
féodalités, sociétés closes	mercantilisme, impérialisme, déculturation
entropie, fixation	fluidification, accélération
superstition	libre-examen
mariage	célibat
Etc....	

Ces rapprochements, dont certains peuvent paraître incongrus, nous chercherons à en montrer l'intelligibilité immanente. Joignons-y deux modèles interprétatifs possibles :

Robinsonade, comme
modèle du capitalisme
primitif, épopée
physiocratique de la
propriété foncière.

vs Récit vernien, comme
modèle d'un capitalisme
"Keynesien", accélération
sans limite externe.
(= crise).

(D'où l'intérêt qu'il y a d'interroger les robinsonades de Verne, dont *l'île mystérieuse* évidemment).

Ainsi, du XVIII^e siècle à la fin du XIX^e, on passerait de la figure idéologique de l'île à celle du voyage accéléré, de l'appropriation de la nature à l'économie de consommation. Le mouvement est alors mesuré en temps et en énergie ; le progrès est effet de dérive sans limite ni choc en retour: "Progress was motion toward infinity, motion without completion or end, motion for motion's sake. One could not have too much progress, it could not come too rapidly, it could not spread too widely and it could not destroy the "unprogressive" elements in society too swiftly and ruthlessly".(L. Mumford)⁵.

Dans cette hypothèse, le capitalisme comme *figure idéologique* est perçu comme la coexistence paradoxale du capital sédentaire et de l'abondance circulante (progrès technique, consommation). D'où la tendance "saint-simonienne" à valoriser le second terme : la science est vue comme un facteur de secondarisation des contradictions sociales, un dispositif anticipateur immanent, utopie sans rupture ni retour en arrière, produisant constamment écarts et intégration.

Dans une société arrachée à elle-même par ses transformations, le discours vernien produit une synthèse fantasmatique des contradictions-thèmes combinés de l'arrachement et du nid-refuge.

3. La circulation en termes économiques

Pour faire de Jules Verne un socialiste clandestin ou interroger son attrait pour l'anarchie, il faut avoir oublié combien d'apologies du capitalisme marchand ou de la grande finance recèle son oeuvre. (*P'tit Bonhomme*, par exemple).

Partons de propositions fondamentales de Marx, non pour y chercher une source des fantasmes idéologiques verniens, mais un dispositif spéculatif qui les traverse :

"Toute la valeur-capital est engagée dans une circulation continue". (*Cap.*, II, 3).

" La monnaie est un *perpetuum mobile*". (*ibid.*)

"La circulation de l'argent comme capital possède son but en elle-même, car ce n'est que par ce mouvement toujours renouvelé que la valeur continue à se faire valoir".

(*Capital*, I, 698 (Pléiade))

La circulation est "un procès sans fin" $A \rightarrow M \rightarrow A \rightarrow$: une même valeur après avoir subi des changements de forme revient à celle de l'équivalent universel. La circulation semble *créer* la valeur dans le circuit court $A \rightarrow A'$ (ce dont témoigne le pari du *Tour du monde*). Jules Verne privilégie la circulation comme axiome social ; c'est ici qu'on est tenté de le rapprocher de l'antistagnationisme Keynesien : "lack of consumption as the chief cause of depression". Cette circulation est liée à une comptabilité généralisée - l'énergétique est mesurable. Phileas Fogg est un névrosé du temps comptable.

⁵

L. Mumford, *Technics and Civilization*, 134.

Au moyen de certains fantasmes thématiques, Jules Verne va négliger le fait que cette circulation se rabat sur un pôle sédentaire, le Capital. Tout est vu comme fluidité accélérée, toute accumulation improductive (de sens, de savoir, de biens) est condamnée dans le récit même. Ainsi, la condamnation du capital sédentaire est illustrée dans la personne du marchand-usurier Isac (*sic*) Hakhabut (dans *Hector Servadac*). Entraîné à travers le système solaire, Hakhabut ne songe qu'à rabattre les échanges économiques de la comète Gallia sur un petit magot. Ce que montre la parabole, c'est que le Capital, une fois "désédentarisé", ne vaut plus rien. D'abord, parce que toute la comète est en *or* - qui n'a jamais mieux mérité le nom de "vilmétal !". Ensuite, parce que, aux alentours de Saturne, l'or ne *pèse* plus ce qu'il pesait sur terre. C'est bien une satire du "fétichisme" capitaliste que tente Jules Verne. Il n'est pas de codage qui résiste à la mobilité, autant dire que le capitalisme s'autodétruit, non à travers des crises mais dans le processus même de sa reproduction. Tout l'art imaginal de Jules Verne consiste à représenter, à divers niveaux anecdotiques, cette mobilité et ses effets de déliaison. La Science s'oppose au Capital sédentaire comme les pôles positif et négatif de la modernité. A ce niveau déjà nous voyons se déterminer le paradoxe idéologique de Jules Verne - utopie sans rupture d'un capitalisme sans capital.

Si le capitalisme tend à devenir, en termes économiques stricts, circulation indifférenciée, il l'est aussi dans ses effets *latéraux*. C'est ici que Verne exprime le plus directement parfois les présupposés que nous lui prêtons. L'effet politique du capitalisme industriel et de l'impérialisme est d'être une machine à déterritorialiser et à anonymiser. En supprimant par force les structures archaïques appuyées sur des investissements territoriaux, il crée un univers d'apatrides et d'orphelins: *Nemo, Nemo, Nemo...*

Le marché capitaliste, et l'appareil d'expansion politique qu'il appelle, éliminent impitoyablement les particularismes, les traditions locales, les cultures archaïques qui gênent son expansion, subvertit les noyaux sociaux fermés - famille, tribu - pour brasser le tout dans l'insignifiance de l'échange. Tout le début du *Manifeste communiste* (1848) raconte en termes lyriques ce "rôle progressiste" de la Bourgeoisie. Cette mobilité nouvelle aliène, mais elle libère également des liens traditionnels : le paysan arraché à la terre devient prolétaire et le Prince hindou, brutalement expulsé de son monde féodal, devient *Nemo*, le vengeur anonyme, constructeur d'une machine à circuler, le *Nautilus*, plus rapide que la flotte des puissances impérialistes qui le poursuivent. Pas question pour lui de reconstituer ce que le "Progrès inéluctable" a broyé. Il lui faut hanter un non-territoire, que nul ne s'appropriera : l'Océan et son inépuisable abondance. Il lui faut circuler plus vite que le Capital, - Juif errant, image romantique de l'homme déterritorialisé.

Ce qu'il y a de commun à l'idéologie capitaliste (*libre échangisme*, circulation et marché) à la science moderne (libre examen, exotérisme, progrès) et au Voyage d'aventures technologiques, c'est la circulation de plus en plus fluide d'unités dynamiques, - l'établissement de dispositifs de fluidification"⁶. En conclusion, le *propre* du capitalisme s'identifie à la fois au niveau économique et dans son effet global :

1. comme "échange indifférencié" (Marx);

⁶ J.F. Lyotard, *Des Dispositifs pulsionnels*, 47. "Le capitalisme est un orphelinat, dit J.F. Lyotard, *Dispositifs pulsionnels*, 39.. Mais aussi, il y règne la nostalgie du père-fétiche.

2. comme prolétarianisation, déculturation, interchangeabilité des travailleurs, mais aussi mobilité sociale, dissipation des archaïsmes et des systèmes centripètes.

Tout y doit circuler et cette circulation n'a ni fin ni capacité de mutation, c'est à cette homologie que nous retrouvons Jules Verne.

4. Le Capitaine Nemo

Le personnage de Nemo, tel qu'il apparaît dans *Vingt mille lieues sous les Mers* et dans *l'Île mystérieuse*, va me servir à illustrer les thèses qui précèdent. Si la *Vorgeschichte* de l'ancien Prince Dakkar, chef des Cipayes, n'est pas exposée dans *Vingt mille lieues sous les Mers*, elle est établie rétrospectivement dans *l'Île mystérieuse*⁷.

Reprenons les éléments que le personnage de Nemo transpose :

- sa devise, *mobilis in mobili*, est ambigûment un thème romantique ("Homme libre, toujours, tu chériras la mer !") mais aussi bien le condensé de la circulation et de la modernité technique.
- Le *Nautilus*, machine qui "ne produit pas de plus-value"⁸, fait coexister déterritorialisation et nostalgie territoriale (c'est un ensemble clos, musée et encyclopédie).
- Pour que Nemo devienne ce révolté "anarchiste" qui cherche à se venger de la puissance impérialiste, il a fallu que l'impérialisme l'arrache à son identité d'origine, à son monde féodal statique et condamné. C'est un nouveau Prométhée, un monstre de Frankenstein, déshumanisé par le Progrès, mais qui se sert du Progrès en l'accéléralant. Sa mobilité est une fatalité qu'il transforme en choix romantique et c'est pourquoi le héros saint-simonien Cyrus Smith doit à la fois l'admirer et le condamner : "Votre tort est d'avoir cru que l'on pouvait ressusciter le passé et vous avez lutté contre le progrès nécessaire" (*I.M.*, vol. III, XVII). (On notera que le "Progrès nécessaire" passe par le génocide des Cipayes et que Jules Verne en est parfaitement conscient).
- Nemo intervient politiquement en finançant le mouvement des Candiotes révoltés contre l'impérialisme anglais, mais il a, pour ce faire, le trésor improductif des galions espagnols qui ont sombré dans la baie de Vigo. Autrement dit, ici encore, il remet en circulation le capital "sédentaire".
- Son voyage zigzagant et sans but, pure consommation ostentatoire ("conspicuous consumption" T. Veblen) de paysages marins, n'est que circulation déterritorialisée, reproduction de l'axiome capitaliste.
- L'impérialisme, en arrachant à Nemo son nom, ses biens et son drapeau, a fait de lui un homme "libre", liberté négative qu'il a chargée d'un contenu positif. Nemo est-il une figure de père, comme le veut Marcel Moré ? Drôle de père qui a nom personne ! Il n'est pas du côté d'Oedipe, mais du côté d'Ulysse : non celui qui se reconnaît comme sujet dans l'énigme du Sphinx, mais celui qui dit au Cyclope qu'il se nomme "Personne". Orphelin

⁷ Jules Verne et son éditeur avaient pensé faire de Nemo un "Polonais dont la femme est morte sous le knout et les enfants morts en Sibérie". (Lettre de Jules Verne à Hetzel, 1869). Nemo est un avatar romanesque de Nana Sahib (mort en 1862).

⁸ Cf. J. Chesneaux, *op. Cit.*

plutôt, comme bien des héros verniens, né d'une "famille sans nom", dans la maïeutique violente du Capital. Cet *outcast* n'est pas une réaction contre l'histoire, mais en avant de l'histoire, il lutte contre le "progrès nécessaire" a dit Cyrus Smith, mais il faut ajouter que c'est en le dépassant. Le jour où une frégate britannique le *bloque* dans un estuaire, il peut se venger, car il a pour lui, dans les circonstances, la valeur ultime de la Circulation.

- Cela est dit aussi, en clair, dans *l'Île mystérieuse*. Jules Verne est forcé d'admirer la force de "mise en circulation" de l'impérialisme, alors même qu'il cherche à défendre le droit : (sur la révolte des Cipayes) : "Le droit cette fois encore était tombé devant la force. Mais la civilisation ne recule jamais et il semble qu'elle emprunte tous ses droits à la nécessité". (III, XVI). Phrase redoutable et ambiguë à quoi personne n'a prêté suffisamment d'attention.

Remarques : Signalons ici quelques développements possibles.

1. Le projet imaginal du voyage accéléré exclut tout mouvement centripète d'agrégation, - clan, famille, groupement. Les personnages sont des *individualistes* et des solitaires, des célibataires presque toujours, des originaux, des apatrides... Mais individualistes, ils sont aussi interchangeable, conformément à l'idéologie sous-jacente. Leurs qualités - monomanie, obstination, énergie - sont fonctionnelles et non différentielles.
2. Pas de *femmes*, chez Jules Verne ? Cela aussi dépend du projet. Il y a de belles figures féminines de voyageuses (Nadia (*Michel Strogoff*), Mrs. Branican), mais, si elles sont des éléments sédentarisants (comme Graüben) ou des fétiches centripètes (comme la Stilla, symbole de la Liebestod dans *Ch. des Carpathes*), ce sont alors des êtres très gris ou très ambigus. Le mariage, sédentarisation par excellence, est à fuir. Ce qui est mis sur le dos d'une misogynie prétendue...
3. Les U.S.A. comme modèle global.
On veut que Jules Verne soit prophète à travers divers gadgets conjecturaux. Rien de plus vain. Cependant en faisant des U.S.A., auxquels il voua une admiration immense, le modèle à venir du Capitalisme hégémonique, il s'est montré bon prophète. Cet amour pour les U.S.A., qu'il tient du Saint-simonisme, est renforcé par l'interprétation qu'il donne à la guerre de Sécession, lutte pour la dissolution des territorialités archaïques : propriété foncière et esclavage. Transformer les Noirs en prolétaires, en orphelins du Capital, là est le progrès !
4. Dans cette accélération en circuit fermé, quel est l'élément stable ? C'est le "corps" de la Terre (avec sa banlieue, le système solaire). La Terre se donne à parcourir, à frayer (*Bahnung*), à trianguler. Elle a des replis mais pas de mystère : elle offre toujours la même intelligibilité géologique, paléontologique, météorologique... Ce qui fait de la géographie, chez Jules Verne, la science des sciences.

5. Figures du blocage

Dans cette épopée de l'accélération qu'est l'oeuvre de Verne, quels sont les éléments qui figurent le blocage des flux, l'engorgement énergétique, la stase ? Il y a d'abord très fréquemment une critique de l'Etat, toujours trop despotique (de l'Etat, non de la Nation; le nationalisme est une étape libératrice mais son rabattement sur un appareil protectionniste est une entrave, le

Jules Verne “libertaire” condamne les polices et le Jules Verne libre-échangiste condamne les droits de douane). D’un point de vue saint-simonien, le dépérissement de l’état était lié au libre développement du système industriel.

Si Jules Verne est anglophobe, c’est lorsqu’il parle de Gibraltar, de Malacca, d’Aden, de tout ce protectionnisme hégémonique pour lequel il nourrit une haine tenace. Il y a même chez Verne un récit apparemment pro-sudiste mais son titre seul explique la cause de ce paradoxe : “les Forceurs de blocus”. Dans *Nord contre Sud*, il est au contraire pour les Nordistes parce que la philanthropie anti-esclavagiste est conforme à l’axiome de la déterritorialisation.

Est-il raciste, hostile aux populations archaïques ou primitives ? C’est selon. Non, si elles se libèrent de leur stagnation féodale. Oui, si, comme les nomades tunisiens (*l’Invasion de la mer*), elles veulent conserver pour elles ce désert où rien ne circule : Jules Verne leur prépare un raz-de-marée qui les engloutit, mais sert le progrès et l’échange en créant la “Mer Saharienne”.

6. L’or maudit

Jules Verne respecte le profit, le négoce, la fortune, mais l’or est maudit : thème romantique, si l’on veut, mais aussi écho d’une exécration très saint-simonienne. Ce qui est honni, c’est l’accumulation improductive. L’éthique qui valorise la circulation accélérée condamne le rabattement des flux économiques sur le centre immobile : le capital, omettant de voir que les deux phénomènes sont corrélés :

“Dès que se développe la circulation des marchandises se développent aussi la nécessité et le désir de *conserver* le produit de la première métamorphose”.

(*Capital*, I, III).

Tous les “fétichistes de l’argent métal”, fascinés par “l’éclat matériel des métaux précieux” (*Ms. de 1844*), sont condamnés. Cependant, l’or est valorisé s’il est remis en circulation, ainsi des trésors espagnols repêchés par Nemo pour alimenter la révolte des Candiotés. Dans *Hector Servadac* où Isac Hakhabut est, on l’a vu, la figure du capital improductif, c’est très ironiquement que Verne a voulu que la comète soit faite de tellurure d’or :

“C’était bien le règne minéral dans son horrible aridité”.

Même critique simpliste mais efficace du fétichisme de l’or dans *La Chasse au météore*. Dans *le Volcan d’or* et dans *les Naufragés du Jonathan*, Jules Verne se souvient des ruées vers l’or d’Australie et de Californie (1850-1860). Kaw Djer (*N.J.*) rejette à la mer la pépite du cap Horn mais il ne pourra empêcher que la découverte de l’or entraîne la désagrégation de la colonie de l’île Hoste. Les Hosteliens se transforment en orpailleurs et délaissent les travaux utiles, ce qui mine l’économie de l’île. “L’éternel désir de posséder” est également au cœur de *l’Étoile du Sud* où la rêverie alchimique est transposée dans le thème de l’illusoire fabrication chimique du diamant.

S’il est absurde de se demander si Jules Verne fut, ou non, un “anarchiste caché”⁹, il est permis de voir ce qui, dans la critique libertaire, pouvait s’inscrire dans la logique de son système : l’absurdité de la propriété privée :

“Pas un qui ne dit comme la chose la plus naturelle du monde : “ceci est à moi”. Et nul n’avait conscience du comique intense de cette prétention d’un être si fragile à monopoliser pour lui et pour lui seul une fraction quelconque de l’univers”. (*Naufr. Jonathan*).

⁹

Verne a fréquenté des anarchistes, dont l’une des figures les plus éminentes du temps, le géographe Elisée Reclus.

Ici encore c'est la propriété improductive qui est condamnée, comme celle de Silfax, gardien du filon inconnu d'une mine abandonnée. Dès que l'ingénieur Starr remet la mine en activité, le ton change et la louange du capital industriel dissimule pudiquement l'exploitation ouvrière (*Les Indes Noires*).

7. La science comme accélérateur

La science est à la fois extérieure aux vicissitudes sociales, innocente, et toute entière perçue dans ses effets. Elle est le sujet transcendantal de l'histoire, en lieu et place du besoin ou du travail, sujet dont l'inscription dans le corps social se nomme *progrès*. Extérieure aux rapports sociaux mais agent de leurs transformations, elle est *alibi*, au sens étymologique, de la classe dominante. Elle ne peut être asservie (ce que démontre *a contrario* "Face au Drapeau"). Elle n'a donc pas, chez Verne, de dimension institutionnelle : il y a *des savants*, pas de "technostructure" ; la fusée vers la lune est envoyée par une société privée alimentée par des dons. Avec pour héros des savants isolés, le passage du savoir à la praxis, à l'application, se fait dans le même sujet.

Mais cette science n'est pas décrite pour elle-même, jamais on ne focalise le récit sur des gadgets isolés. L'objet du discours vernien c'est l'*effet-science* sur le corps social comme projection successive d'inventions discrètes. Cet effet est essentiellement de l'ordre d'une accélération *quantifiable*. Elle est ainsi conservatrice du socius et moyen de dépassement immanent.

Si Verne est loin de montrer l'imagination conjecturale d'un Rosny ou d'un Robida, c'est que son projet est ailleurs : montrer l'effet social et historique de l'insertion de techniques dans un état de société, le sien. L'oeuvre de Jules Verne est une représentation de l'effet-science dans le mouvement de l'histoire. Effet à sens unique : la science accélère la circulation générale, mais n'est pas touchée par les conflits ou les intérêts qui lui préexistent. Cet irréalisme est à la mesure de l'optimisme qui reste le sien. La science ne peut aller cependant sans liberté (libre critique, libre diffusion) : elle requiert donc pour elle-même une société déliée et fluide qu'elle contribue à produire: harmonie dialectique.

Identifiant Progrès et croissance - ce dont notre siècle a appris à se méfier - Jules Verne voit la science se substituer aux moyens immédiats de l'industrie manuelle : "Ils savaient", dit-il des colons de l'île Lincoln (*I.M.*), en comparant leurs progrès aux échecs des autres robinsons.

Le progrès est un processus continu, univoque ; ses contradictions ne sont que résistances archaïques, subsistances d'un ordre ancien qui va s'éroder. Il est pleinement positif. *Science-fiction?* Oui, comme fiction-de-la-science dans son effet historique global.

Si la marchandise est du "travail matérialisé", la machine vernienne est de la science matérialisée, devenue *moyen* de circulation. La science n'exploite pas l'homme, pense Jules Verne en bon saint-simonien, puisqu'elle lui permet d' "exploiter" la nature.

Après avoir traité longtemps Jules Verne en "prophète du XX^e siècle", on a découvert qu'il n'y avait guère d' "invention" chez lui qui n'existaient déjà en *blueprints*. Rien de plus vrai, pas plus qu'il n'y a d'anticipation ni d'utopie : la science ne peut devancer les moeurs, ce sont des

évolutions, non des révolutions, qu'elle accomplit (ce dont témoigne *Robur le Conquérant*)¹⁰.

Nous tendons à voir dans *les 500 Millions de Bégum* ou *Face au Drapeau* (le “fulgurateur” du mégalomane Thomas Roch) non, comme on l'a dit, des illustrations du caractère maléfique de la science mais la démonstration *a contrario* de son rôle social authentique¹¹.

● *Science vs Or*

Science et Capital sont les deux “pôles” de la Modernité. Dans la *Chasse au Météore*, Jules Verne montre leur affrontement. Un savant original, au moyen d'une petite machine rapidement bricolée, fait tomber le météore d'or sur la terre : effondrements boursiers, paniques diplomatiques. La science peut anéantir le Capital qui ne peut rien contre elle. Le lecteur, en se reportant à ce roman, verra que Jules Verne a hésité à exploiter jusqu'au bout ce thème corrupteur et subversif, tout à fait dans sa ligne cependant. Le récit tourne au vaudeville ; à la fin rien ne s'est passé : quelques transferts de fortunes entre banquiers et le Groënland, qui avait vu tomber le météore, reste misérable comme devant. On peut lire tout de même dans le récit ceci : le néant du système fondé sur le Capital dès lors qu'une initiative scientifique le touche au coeur.

8. Un monde sans extériorité

Ce fantasme idéologique de l'accélération illimitée se déroule dans un *univers clos*. Pas d'extériorité : en termes romanesques, pas de mutant, pas d'extraterrestre, pas de catastrophe sociale, pas d'expansion interplanétaire. Un monde sans extériorité, une circulation géocentrique restent totalisables : la rêverie cartographique est le remplissage d'un espace limité. “L'unité primitive sauvage du désir et de la production, c'est la terre”¹². Toutes les îles verniennes sont la synecdoque de cette unité primitive qui suppose la rémanence du premier discours capitaliste, celui de Daniel Defoe.

Pas d'anticipation chez Jules Verne, car le futur est *dans* le présent : “Nous sommes d'un monde où tout arrive, on a presque le droit de dire : où tout est arrivé”. (*Château des Carpathes*, I). Jules Verne postule dans cet univers clos, un développement illimité, accroissement absolu et sans crise qui ira jusqu'à l'épuisement des ressources naturelles. On a voulu voir dans cette hypothèse de la fin du monde par “épuiement naturel” un signe de pessimisme alors qu'elle indique, il me semble, un optimisme extrême.

Dans la conception encyclopédiste que Jules Verne a du savoir, même clôture et même

¹⁰ *Robur le Conquérant* :
“Je pars donc et j'emporte mon secret avec moi. Mais il ne sera pas perdu pour l'humanité. Il lui appartiendra le jour où elle sera assez instruite pour en tirer profit et assez sage pour n'en jamais abuser”.
(Jules Verne a jugé l'aéronautique trop en avance sur son temps, alors qu'il n'anticipait ici qu'une génération).

¹¹ Quant à *la Mission Barsac*, paru en 1920, beaucoup d'éléments portent à croire que le livre n'est (presque) pas de la main de Jules Verne (mort en 1905).

¹² G. Deleuze et F. Guattari, *l'anti-Oedipe*. Paris, 1972. Dans tout ce texte, la référence implicite à l'ouvrage de Deleuze et Guattari doit être évidente.

illimitation : “Le XIX^e siècle semble s’être donné pour tâche l’épuisement exhaustif des totalités locales et leur épuisement distributif général”¹³

9. La Robinsonade comme modèle archaïque de l’idéologie bourgeoise

L’image de l’île, c’est le retour dans l’idéologie du capitalisme foncier (Defoe, 1719 ; Wyss, 1812). Marx pensait que l’économie politique bourgeoise à l’origine avait résumé dans *Robinson Crusoe* toute son idéologie. *Robinson* est “l’épopée de la rente foncière” (Marx, *Hist. Doctr. Soc.*, I.). On compte une quinzaine d’ “îles” de toutes natures dans l’oeuvre de Jules Verne¹⁴. M. Macherey a voulu voir dans *l’Île Mystérieuse* une régression à l’idéologie précapitaliste. C’est plutôt d’un dépassement critique qu’il faut parler. Projet nettement délimité par Marx lui-même (*Capital*, I, 1) dont Jules Verne, s’il l’avait pu lire, n’aurait eu qu’à suivre le schéma :

“Représentons-nous une réunion d’hommes libres travaillant avec des moyens de production communs et dépensant d’après un plan concerté leurs nombreuses forces individuelles comme une seule et même force de *travail social*. Tout ce que nous avons dit du travail de Robinson se reproduit ici, mais socialement et non individuellement. (...) Les rapports sociaux des hommes dans leurs travaux et avec les objets utiles qui en proviennent restent ici *simples et transparents*, dans la production aussi bien que dans la distribution (...) La vie sociale dont la production matérielle et les rapports qu’elle implique forment la base ne sera dégagée du nuage mystique qui en voile l’aspect que le jour où s’y manifesterà l’oeuvre d’hommes librement associés”.

Tel est le projet idéologique de *l’Île Mystérieuse* : substituer à l’appropriation individuelle le produit total des travailleurs unis (le malheureux Ayrton, retourné à l’état de brute sur l’île Tabor, sert de repoussoir : l’homme seul cesse d’être un homme). *L’Île Mystérieuse* est l’anti-Robinson : le règne de la nécessité est supplémente par le progrès technique, la société des colons part d’une situation préhistorique (une allumette, un verre de montre) et rejoint en quatre ans l’état de développement de 1870. *L’Île Mystérieuse* est une réflexion sur la plus-value scientifique qui se substituerait à la plus-value foncière. Cyrus Smith, héros saint-simonien, ne prélève aucune part préférentielle sur le produit social. Nulle autorité instituée ne l’a investi. Le leadership technique qu’il exerce est “naturel” : égal en droit au marin Pencroff et au nègre Nab (qui l’admirent religieusement), il dépasse tous les colons parce que le savoir qu’il investit dans la production commune est l’élément le plus dynamique de l’effort concerté. Jules Verne donne ici un apologue à la Saint-Simon : dans le cadre du récit, l’évidence de la supériorité de l’ingénieur ne saurait être mise en question¹⁵.

¹³ M. Serres, *op. cit.*, 11.

¹⁴ Nina Ruhe (*Servadac*) ; Hoste (*N.J.*) ; Nouvelle Suisse (*Seconde Patrie*) ; I. Chairman (*Deux Ans de Vacances*) ; I. Spencer (*Ecole Rob.*) ; Standard Island (*I à H*) ; Antekirirta (*Sandorf*) ; Ile X (*Robur*) ; Back-Cup (*Face au Drapeau*) ; Staffa (*Rayon Vert*) ; Tabor (*Grant*) ; quatre îles (*Antifer*) , île Brouwse (*Mrs. Branican*) ; île Lincoln (*I.M.*)...

¹⁵ De même que Jules Verne subvertit le modèle de la robinsonade, il dépasse et critique également une autre forme narrative du XVIII^e siècle, le “gothic novel” : voir *le Château des Carpathes*.

10. Présupposés narratifs et idéologie

Nous avons fait de la configuration idéologique complexe de la “circulation accélérée”, thème qui appelle une économie générale (circulation des biens matériels, des personnes, des idées, des désirs), le trait invariable qui confère à l'oeuvre son unité dynamique.

Après avoir longtemps traité Jules Verne comme un amuseur inspiré, divers critiques ont cherché récemment à mettre en lumière l'idéologie politique sous-jacente à ses récits. Jules Verne fut-il un bon chien de garde du régime bourgeois, un socialiste caché, un libertaire, un nationaliste “quarante-huitard” ? Avant de chercher à rattacher de façon plus ou moins univoque ses écrits à une idéologie, il fallait, ce me semble, chercher les présupposés *constants* de l'oeuvre et mesurer leur dérive transformationnelle.

Après la description que nous avons faite de ce niveau, il est possible de montrer qu'à *travers* ces présupposés, Jules Verne se rencontre avec divers discours sociaux de son temps. Nous ne pouvons approfondir ces rapprochements mais nous pouvons au moins indiquer certaines lignes d'analyse de l'intertexte.

- **Le saint-simonisme**

C'est par quelque abus que cette doctrine se pare de l'étiquette de “socialiste” (compris comme doctrine de classe du prolétariat). Le saint-simonisme exprime les aspirations de l'avant-garde industrielle et technicienne de la petite bourgeoisie vers un “gouvernement des producteurs” où “les ingénieurs seraient rois”. Si Saint-Simon à la fin de ses jours a pu penser que l'émancipation des travailleurs ne passerait que par l'élimination de *tous* les privilèges et de *tous* les abus, il n'y a dans la doctrine qu'une aspiration ambiguë à l'élimination des différences de classe : l'exploitation en commun de la Nature ne peut qu'exclure l'exploitation de l'homme par l'homme. La division du travail est vue comme complémentarité fonctionnelle.

- **Le nationalisme de 1848**

Jules Verne, selon les cas, exalte la libération des peuples opprimés, attaque la répression policière (*Un drame en Livonie*) et tous les archaïsmes despotiques. Mais il est également porté à justifier l'impérialisme “civilisateur” dont l'effet *déterritorialisant* s'identifie au “progrès nécessaire”.

La lutte des classes n'est pas éliminée de son oeuvre mais elle est toujours redoublée par des oppositions ethniques : Québécois, Irlandais, Grecs, Slaves des Balkans ou de la Baltique... Si l'idée de nation est valorisée, comme libération et contre-entropie, l'idée d'*État* est souvent condamnée ou ridiculisée (voir le nationalisme groënlandais, dans *La Chasse au Météore*).

- **Anarchisme libertaire**

Pour couper court, à travers de nombreuses nuances et réticences, on peut penser que Jules Verne, à l'instar de son ami Elisée Reclus, a pu croire que la doctrine libertaire (au moins en

théorie!) était à la libération de l'individu ce que la science doit être à la libération de l'humanité. Dieu est un scientifique anarchiste dont l'image est Nemo, providence ambiguë de l'île Lincoln.

Pour Jules Verne, bourgeois modéré, l'anarchie reste "noblement" chimérique. Libéralisme et anarchie ne sont pas incompatibles pourtant, dans l'esprit de la "circulation maximum". Le libre échange est perçu comme facteur de dépérissement de l'état despotique.

- **Socialisme autoritaire**

Ici au contraire, la réticence du "système" vernien est profonde. La politique parlementaire bourgeoise est satirisée dans *l'Île à Hélice*, le chauvinisme de grande puissance, dans *la Chasse au Météore*. La critique des socialismes est traitée, sur un ton plus grave, dans *les Naufragés du Jonathan*. S'il évoque "les Lassalle, les Karl Marx, les Guesde", c'est pour dire qu' "aucun d'eux ne veut tenir compte des contingences de la vie". "*La réglementation tyrannique que nécessiterait le fonctionnement de la société collectiviste*", voilà ce que Jules Verne repousse par la bouche de son héros (N.J., 26). Il n'y voit que blocage des flux, régression, déplacement de la plus-value économique à la répression politique. Il n'y a pas de rationalité possible dans le "collectivisme" parce qu'il fige ce qui doit être fluide. Des émigrants, gens sans territoire, sont jetés sur les côtes de la Magellanie, dernier point du monde qui n'appartient à aucune puissance. Pourtant, ils créent immédiatement des verrous, des lois, une *police*... Il n'est pas de collectivisme de l'indigence : il ne peut entraîner que le despotisme. La science reste, pour Jules Verne, le seul facteur de déliaison sociale.

11. Conclusion

Jules Verne ne fut pas un doctrinaire, mais un homme de fictions. Ses récits présentent un relatif flou idéologique le long d'un vecteur : circulation et accélération des flux dans un monde clos. Ce thème s'exprime en images et non en concepts. Quoi qu'on ait pu dire du pessimisme qui envahirait l'oeuvre après 1880, cette configuration me paraît demeurer constante. Jules Verne est un utopiste sans extériorité, un des derniers écrivains qui ait pu vivre dans l'euphorie industrialiste. Toute la SF de la génération Wells/Rosny est déjà en proie à une vision cataclysmique du monde ou à une quête de mutations, à une rêverie de la crise et de la rupture. Au prix d'une scotomisation de certaines données historiques, Jules Verne peut faire sereinement passer au collimateur la plupart des discours sociaux de son temps. C'est le dernier écrivain de science fiction heureux, plutôt qu'un précurseur du XX^e siècle. L'attrait qu'il exerce vient de là ; le lecteur ne peut contempler sans nostalgie cette vision du monde, qui n'est ni critique ni tragique, mais pas non plus figée dans le ressentiment ou repliée sur elle-même. Écrivain admirable, d'une profondeur et d'une richesse qu'on a mis longtemps à découvrir, il ne prépare pas le XX^e siècle, il signale seulement la fin de certaines illusions.